

## Eros et l'intervalle

Claude Lagadec

Volume 9, numéro 6 (54), novembre-décembre 1967  
De l'érotisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lagadec, C. (1967). Eros et l'intervalle. *Liberté*, 9(6), 39-44.

# *éros et l'intervalle*

*Si le serpent mord faute d'enchantement,  
Il n'y a pas d'avantage pour le charmeur*

*L'Ecclésiaste*

Nous savons que le plaisir invente, et nous doutons que le plaisir répète quelque chose. C'est cette double fonction du plaisir que je voudrais tenter d'analyser.

Seul le temps arrive aux hommes. Je veux dire qu'il est la seule dimension de l'existence, si bien que l'on n'a rien à quoi le comparer: l'existence temporelle ne peut être saisie ni dans le plaisir ni dans la pensée, tous les deux tentent de la supprimer, et leur insuccès relatif permet l'oscillation perpétuelle à laquelle le sujet est condamné de l'un à l'autre.

On peut le voir d'abord par une brève analytique du possible, compréhension de ce que le plaisir présente en tant que capable d'inventer. Dans une telle analytique, le plaisir apparaît comme ma vérité. Les philosophes nous enseignent, il est vrai, que la vérité est l'accord de l'objet et du concept, mais cette vérité-là est encore extérieure, aperçue ou plutôt supposée; elle est encore dans l'ordre de la représentation. Il est une autre vérité, moins froide et plus intime, celle que connaissent, par exemple, les gens de théâtre, qui savent que la vérité est ce qui me réunit avec moi-même. Le théâtre, ce lieu privilégié de l'artifice et de la convention, donne néanmoins naissance à une réconciliation et à une unification avec moi-même qui me fait dire: *je suis, j'existe*, alors qu'auparavant je n'avais qu'une identité vide qui me faisait dire: *je suis moi*.

C'est bien ainsi que le plaisir me fait être, dans mon unité retrouvée et dans ma vérité. Alors que la conscience ne me fournissait qu'une identité péniblement assumée à travers la succession des moments et de leur diversité, le plaisir est une terre natale, une unité originelle, l'objet de ma seule passion, le pai net le vin de mon âme, la seule raison d'être et la seule excuse d'une existence qui n'en peut plus d'être livrée à la succession.

Cependant, l'espérance de plaisir qui me fait agir n'est pas encore une réalité, mais se présente plutôt constamment comme une tâche à accomplir, et, dans son effectivité, le plaisir qui se donnait comme une promesse de vérité se révèle aussi bien mensonge, car sa vérité est partielle. Tout se passe comme si j'étais victime de quelque supercherie, recherchant de toutes mes forces l'infinité dans l'existence, et l'éternité dans la fusion; je m'étais, en somme, promis à moi-même de disparaître dans ma vérité retrouvée, et cependant je ne disparaissais pas, j'émerge à nouveau, non pas mort de plaisir, comme on dit, mais mort de fatigue, comme on sait; expérience de la finitude et apprentissage de la gravité. Alors que le désir promettait la démesure, le plaisir ne me remet à moi-même que l'espace d'un moment, ce qui me laisse croire que la démesure est possible, et puis me renvoie, imperturbable, au mensonge de la succession. C'est la même chose que de sortir du plaisir et d'entrer dans la succession. La conscience est conscience de corps actuel, et quand le corps s'accouple, ce que la conscience recherche dans l'éclatement de la beauté où il s'insère, ce sont les gravures rupestres déposées en des temps anciens par les moi primitifs que ce corps est encore mais dont la conscience l'a disjoint.

Je suis donc condamné à la répétition et à la substitution, répétition têtue et bornée dans l'aire étroite du plaisir possible, et déterminée par les substitutions auxquelles je consens. La conscience se dépose dans des choses et dans des mots, et ce n'est qu'à travers ces misérables leures qu'il m'est permis d'effectuer les retrouvailles avec mon unité perdue. Le plaisir, qui est l'immédiateté même, ne m'est accessible qu'à travers la médiation des choses et d'êtres à qui j'impose d'être pour moi

autres que ce qu'ils sont; la grâce qui les auréole est celle-là même dont je les ai investis, qui ne les concerne pas et qui fait l'essentiel de ma recherche en eux. Le désir est anthropophage, c'est une entreprise d'auto-dévoration. Il court à sa perte, et son objet est sa propre disparition comme manque.

Dès que la conscience apparaît, le malheur est consommé, car la nature de cette conscience est de faire que le corps s'y apparaisse comme un miroir qui lui dit que sa nature est de refléter son existence alors même qu'elle ne fait que consommer la séparation d'une existence déjà engagée dans la discontinuité de la succession. Jamais le cogito ne concevra sa propre mort, il est lui-même la mort de l'existence directe de l'enfance. Quelle était belle la fête de mon enfance. Hier encore c'était vrai, hier encore c'était l'existence directe et je touchais aux choses. Mais c'est aujourd'hui qu'hier était beau et simple et vrai; et c'est cette vérité que le plaisir me permet de retrouver dans l'immensité de l'existence sans médiation.

Ainsi je suis renvoyé, d'une analytique du possible à une analytique de l'impossible; le plaisir promet la vérité et l'intemporel, alors qu'il se donne comme mensonge et me livre à la succession, mais il est davantage encore une énigme. Quand j'essaie d'analyser ce qu'est pour moi le plaisir, mon impression dominante est que je n'y ai jamais rien compris, et que je n'y comprendrai jamais rien. L'apparition dans mon champ visuel d'un corps de femme provoque un éblouissement qui est pour ma conscience une énigme et pour mon inconscience la promesse de ma totalité. Non seulement je n'y comprends rien, mais je suis bien près de m'en féliciter, et révoque d'avance toutes les explications de ce phénomène visuel. De même, la proximité du corps nu d'une femme provoque une turgescence à laquelle je ne comprends rien et dont je ne connais que la rassurante inévitabilité. Le désir de totalité qui m'envahit, la promesse de vérité que j'éprouve dans l'aiguillon du manque me submerge également avec la même inévitabilité d'une locomotive qui entre en gare, et je suis heureux de n'y rien comprendre.

Sans doute la grande pauvreté psychologique du plaisir peut-elle empêcher toute description, ce qui nous rappelle que

l'existence est un manque. Pour faire remarquer l'infinité incluse même dans la perception, les philosophes anciens avaient coutume d'utiliser un exemple favori, celui de l'amputé qui a mal à la jambe qu'on lui a enlevée, montrant par là qu'on peut fort bien sentir et percevoir à travers un membre que l'on n'a pas ou que l'on n'a plus. Ainsi je suis complet, je suis un entier pour l'état civil, mais il me manque quelque chose, membre ou mode d'être; dans la recherche de plaisir, j'ai mal à mon enfance et j'ai mal à ma mère. Cela n'est pas un savoir, c'est une passion, et ce que je sais, c'est que je suis livré à la périodicité de la conscience et du plaisir. La conscience disjoint, maintient à distance et sépare ce que le désir se propose de réunifier. De sorte qu'il est vain de demander à la réflexion d'aller chercher dans l'acte vivant qui donnait à hier sa saveur autre chose que l'infinité perdue qui me donne aujourd'hui à penser: c'est au plaisir qu'il faut demander la provisoire et partielle récupération de ce que la conscience voulait tenir éloigné, et qui est cette partie de moi-même qui me manque.

Le désir intensifie la vie et la dévore, permet la complaisance dans les délices de l'irrationnalité, mais il est en même temps un violent: en lui le besoin d'adorer et le besoin de tuer sont enfin confondus et comme réconciliés. L'objet du désir est aussi bien la mort du désir et la mort tout court que l'apparition de la conscience préfigure, comme si la vie elle-même était un suicide qui conserverait tout juste assez de forces pour récidiver. La recherche du plaisir a comme loi sa propre abolition, et le manque une fois comblé me renvoie à son tour à la dérégulation de la conscience de succession. Dans cette alternance, seule compte la réconciliation avec ma propre contradiction, le deuil définitif de l'unité originelle, et l'apprentissage de la cadence, qui est l'essence même de l'art.

Cette alternance demande d'abord que l'on commence par être conscient, c'est-à-dire par être seul. Puis vient l'accouplement, par où je m'engage dans la destruction de la succession évidente par quoi je suis conscient. Par la médiation de l'autre, je supprime la médiation du passé. La loi de la conscience apparaît donc ici la même que la loi du plaisir. Dans la première, l'instantanéité de l'intuition qui se donne comme

indépendante s'interprète dans le caractère cumulatif et irréversible de l'expérience. De même dans le plaisir, la démesure du désir immédiat passe par la mesure des objets dans lesquels la conscience s'est déposée, et par la médiation desquels cet immédiat est accessible.

Quand on attend la fin du monde, quand on atteint l'éternité, et que l'on a commencé à reconnaître l'altérité perdue dans l'être de chair à qui l'on fait face, à qui l'on a confié le meilleur de soi-même, alors l'existence se dédouble véritablement: le demandeur devient le répondeur, et dans la divine litanie des demandes et des réponses, la confusion devient complète; je suis aussi bien l'un ou l'autre que l'un et l'autre, et c'est moi qui vibre quand l'autre me répond sa demande. J'atteins alors la région de cette solitude et de cette infinité que j'avais recherchée, et la démesure de mon désir n'est plus confrontée à la mesure de l'objet dans lequel il s'était déposé, car cet objet est désormais cette partie de moi, dépassée, que je ne peux plus reconnaître mais seulement éprouver. Le plaisir est à nouveau ma vérité.

S'il est vrai que l'art est l'apprentissage de la cadence, l'importance de chaque geste à travers chaque étape est son inachèvement. C'est exactement le même geste, aux confins de la caresse et de la morsure, le même geste inachevé, interrompu par la tendresse qui l'empêche de tomber dans la violence, qui construit l'intervalle entre la succession des moments et leur périodique fusion. Quand le lyrisme s'épanouit, par pu excès, en un silence pâmé, la nihilisme impuni du plaisir prend la relève de la volonté de puissance créatrice de formes. Lorsque la conscience de soi réapparaît enfin hors du tunnel du plaisir, elle sait obscurément que sa propre lumière n'est qu'un succédané de la plénitude à quoi elle succède et à laquelle elle aspire encore, et que seul compte l'intervalle entre la succession pure et la durée pure.

C'est le même intervalle que l'on retrouve entre la pureté et la volonté pure, entre la recherche du repos et le consentement à la succession. Entre, d'une part, la vie du désir dont l'accomplissement est son auto-dévoration comme manque, et la suppression de la conscience comme présence à soi, et, d'au-

tre part, la vie de la conscience dont l'accomplissement est la perfection de cette présence à soi, l'achèvement de la séparation entre ce que je suis et ce que je vois que je suis. C'est cet intervalle qui, paradoxalement, rend possible l'homogénéisation du corps et de l'âme que le concept abstrait voulait tenir pour hétérogènes et incomparables. Par la grâce de toute l'activité ludique qui précède et accompagne l'accomplissement du plaisir, l'intervalle fait que c'est dans l'animalité la plus grande que les sentiments les plus purs et les plus raffinés rencontrent leur perfection, et inversement.

La détente des passions ne vaut pas mieux que leur déchaînement, mais vient simplement après elle; elle sait, parce qu'elle vient après; lui ne comprend rien, parce qu'il est le commencement du monde. La vie humaine est un titre d'Antonio Vivaldi: "Le conflit de l'harmonie et de l'invention". Le conflit est vécu et la victoire est dite. L'invention est le produit du désir, toujours aveugle, et l'harmonie est le produit de l'art, c'est-à-dire le résultat de la construction de l'intervalle dans un aménagement de la temporalité. La supériorité du monde sur moi vient de ce qu'il s'en passe, alors que j'ai à me passer de lui, et donc à le dire. Je dois périodiquement abolir le temps dans le plaisir pour vivre la succession, et non pas seulement la penser. L'histoire est une dévoreuse de vérités qui de temps en temps les recrache. J'ai à insérer, dans le temps que le discours prend, le temps que le discours répète. Il peut arriver parfois que le bonheur d'expression soit aussi l'expression d'un bonheur.